

Toujours plus de livres

Ever more books

Jean-Yves Mollier¹

RESUME

Cet article essaie d'analyser les réactions de l'Occident face à l'irruption d'une civilisation de l'imprimé, qui s'installe entre les années 1830 et 1960. Alors que les réformes de l'instruction universelle alphabétisent progressivement les populations, les élites religieuses, mais également politiques, s'inquiètent des conséquences engendrées par ces « révolutions silencieuses », notamment l'apparition d'une culture de masse. Celle-ci utilise tous les canaux disponibles, du journal au livre, de l'image fixe à l'image bientôt mobile (le cinéma puis la télévision) pour proposer d'autres lectures, d'autres loisirs aux nouveaux consommateurs de ces produits mis à la portée de tous. C'est donc à une histoire de la lecture en Occident qu'invite cet essai de reconstitution de son parcours.

MOTS CLES

Alphabétisation; Culture de masse; Édition; *Entertainment*; Lecture; Romans populaires.

¹ Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (université Paris-Saclay) ; <https://orcid.org/0000-0003-3853-8247> ; jean-yves.mollier@uvsq.fr

ABSTRACT

This article attempts to analyse Western reactions to the emergence of a print-based civilisation between the 1830s and 1960s. While reforms in universal education gradually increased literacy among the population, religious and political elites became concerned about the consequences of these 'silent revolutions,' particularly the emergence of mass culture. The latter used all available channels, from newspapers to books, from still images to soon-to-be moving images (cinema and then television), to offer new consumers of these products, which were now accessible to all, alternative reading material and leisure activities. This essay, which attempts to reconstruct the history of reading in the West, invites us to explore this history.

KEYWORDS

Literacy; Mass culture; Publishing; Entertainment; Reading; Popular novels.

La « révolution de l'imprimé », pour parler comme l'historienne américaine Elisabeth Eisenstein (1983), ne s'est pas produite au XV^e ni au XVI^e siècle, lorsque la Réforme provoqua l'essor des langues vernaculaires, mais beaucoup plus tard. Ce n'est en effet qu'au XIX^e siècle que l'Europe du Nord et de l'Ouest ont enregistré la formidable explosion de l'instruction universelle qui devait en changer le visage, avant de se répandre sur la totalité du continent au suivant. L'Italie d'avant 1914 demeurait largement sous-alphabétisée, comme le Portugal et l'Espagne et, bien entendu, la Russie, la Pologne, la Roumanie et la majeure partie de l'Europe centrale et orientale. Toutefois, même dans les pays qui ne connaîtront cette « révolution culturelle silencieuse » (Mollier, 2020) qu'après la fin de la Première Guerre mondiale, les industries liées à l'essor de la culture avaient entamé leur marche en avant inexorable dès la seconde moitié du XIX^e siècle. La romancière Carolina Invernizio dont Gramsci comparait la production romanesque à celle d'une poule pondeuse, connut ses succès les plus importants dans les années 1880-1900 (Zaccaria, 1984; Levi, 2013) et, si l'on ne lit plus guère aujourd'hui *La Bastarda*

ou *Amori maledetti* et *Baccio infame*, le philosophe marxiste le plus connu d'Italie n'éprouvait aucune gêne à se référer à son œuvre quand il évoquait les questions d'éducation des masses. L'Espagne avait connu un phénomène similaire avec la popularité qui entourait le romancier Benito Pérez Galdos dont *Tristana*, adaptée par Luis Bunuel au cinéma est dans toutes les mémoires. Carolina Invernizio et Pérez Galdos symbolisent, à la fin du XIX^e siècle, une nationalisation linguistique et culturelle d'un phénomène né pour l'essentiel en France², celui du roman-feuilleton qui fit alors le tour du monde.

Un homme résume à lui seul la capacité de ce genre littéraire né au milieu des années 1830 à submerger toutes les digues construites à la hâte pour lui résister, Alexandre Dumas. La vogue de son patronyme fut telle en Amérique latine où il ne posa pourtant jamais le pied que la jeune nation uruguayenne donna à son hospice des enfants trouvés de Montevideo le nom du père du *Comte de Monte-Cristo* au début des années 1840. Quant aux ouvriers des manufactures de tabac de La Havane, ils ont fait du « Montecristo » le symbole de l'excellence en matière de cigare au point qu'aujourd'hui encore, les amateurs de « havane » considèrent le « Montecristo » comme l'une des marques mythiques qui ont fait la réputation de l'île des Caraïbes avant la révolution castriste de 1959. Les cabinets de lecture du Nouveau Monde donnaient à lire les œuvres de leur idole en même temps qu'à Paris ou à Milan et, dans cette dernière ville de Lombardie, la contrefaçon permettait aux lecteurs férus de littérature française de dévorer *Il Medico di campagna* de Balzac dès 1834, quelques semaines après sa publication à Paris. Le libraire Gaspare Truffi l'avait introduit dans sa célèbre collection « *Romanzi e Curiosita Storiche di tutte li Nazioni* » qui portait si bien son nom et autorisait tout un chacun à se livrer à sa passion pour la fiction.

2 Même si la Grande-Bretagne a connu des phénomènes identiques en cette période (Cachin et al., 2007).

Face à ce flot ininterrompu de journaux, de magazines et de livres qui se déverse sur l'Europe au moment où la révolution industrielle en modifie la physionomie, où la vitesse et le progrès semblent en mesure de gagner tous les esprits, les élites religieuses, sociales et politiques ont réagi en tentant d'entraver ou de freiner le mouvement. Dès 1759, en condamnant l'*Encyclopédie* puis, constamment, dans les années 1830-1840, les papes ont rappelé le danger qui guettait le monde moderne. L'abbé Bethléem reprendra ces anathèmes au début du XX^e siècle en filant la métaphore du « fleuve immense et continu de papier imprimé [qui] se déverse jour et nuit en notre pays [et qui] inonde les populations de nos villes, des faubourgs, des campagnes, des hameaux les plus reculés » (Mollier, 2014a, p. 206). En France, après avoir fait de ce thème un sujet de joutes politiques au Parlement dans les années 1840, il se trouva une majorité pour suivre le représentant légitimiste Henri de Riancey en juillet 1850 et voter un impôt sur les romans qui demeura en vigueur quelques mois (Dumasy, 1999). En Angleterre, la taxe sur le papier retarda jusqu'en 1855 l'achat des journaux par les classes défavorisées et, en Autriche ou en Allemagne, la censure s'abattit sur les lecteurs de cette « mauvaise littérature » (*Schundliteratur* ou *Trivallliteratur* en allemand), ou de ce « mauvais genre ». Eugène Sue paya pour l'ensemble de ses confrères et, au moment où il meurt, réfugié en Savoie, en 1857, son dernier roman, *Les Mystères du Peuple*, est interdit à la vente à Paris et les exemplaires saisis, lacérés et détruits après son décès. Si l'on ajoute qu'à Barcelone, en 1861, l'archevêque de la ville, organisera le dernier autodafé de livres et de revues (Gaudin, 2014, p. 202-212) avant ceux du général Franco de 1939, on aura compris que la révolution de l'imprimé, ou plutôt la révolution culturelle provoquée par la lecture des romans dans les années 1830-1860 avait entraîné une sorte de paranoïa ou de fièvre obsidionale chez ceux qui jusque-là avaient considéré la culture comme leur domaine propre et même leur chasse gardée.

UN CONTINENT DE PAPIER

La « fureur de lire » - la *Lesewut* en allemand – avait précédé l'éclosion de la passion pour le roman-feuilleton et c'est à propos des suicides qu'aurait provoqués la lecture des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe que les élites de ce pays s'émurent (Engelsing, 1974). L'Angleterre avait connu un engouement comparable avec la publication de *Pamela* de Richardson et la France n'avait jamais autant pleuré qu'en parcourant *Julie ou La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau. Ces faits sont connus et ont donné lieu à de multiples commentaires que l'on retrouvera aisément dans la *Storia della lettura* dirigée par Guglielmo Cavallo et Roger Chartier chez Laterza il y a trente ans (1995). Toutefois, on l'aura compris, le XVIII^e siècle européen des Lumières ou de l'aube du romantisme n'avait pas connu la révolution de l'instruction universelle. Celle-ci démarre en Europe du Nord, en Prusse, en Angleterre et en France entre 1830 et 1850 et ne touche que progressivement les autres pays. L'apparition de la vapeur dans l'imprimerie du *Times* londonien en 1812 annonce, elle aussi, des changements d'époque. C'est en effet la fin de l'imprimerie née avec Gutenberg où des « singes » et des « ours », pour parler comme Balzac dans *Illusions perdues*, c'est-à-dire des compositeurs et des ouvriers chargés de mettre en branle les lourdes presses à bras, tiraient quelques centaines d'exemplaires d'un livre totalement dépendant de l'agilité manuelle des compositeurs et de la vigueur musculaire des pressiers. Avec l'introduction de la vapeur dans les ateliers autour de 1820-1830, puis de l'électricité et du pétrole vers 1880-1890, l'invention des rotatives vers 1850 et des linotypes trente ans plus tard, le même livre peut être tiré à 50 000 exemplaires en quelques heures, voire davantage et ce à un coût très inférieur à ce qu'il était vingt ou quarante ans plus tôt.

Quelques exemples permettent d'illustrer l'ampleur de ces mutations. *Madame Bovary* de Gustave Flaubert a été publiée directement

dans une série de volumes vendus à prix très bas, un franc de 1857 ou cinq euros d'aujourd'hui pour chacun des deux tomes du roman. Son entrée dans la « Collection Michel Lévy », un ancêtre du livre de poche, permit à l'éditeur d'en vendre 20 000 exemplaires en un an (Leclerc & Mollier, 2024, p. 59-69). Six ans plus tard, Ernest Renan, un penseur qui avait osé présenter le Christ comme « un homme incomparable, si grand que [certains] l'appellent Dieu », voyait sa *Vie de Jésus* s'arracher à 168 000 exemplaires en dix-huit mois (Mollier, 1986, p. 31-33). Trente ans plus tard, les romans de Zola seront tirés à 80 000 ou 100 000 exemplaires après le succès de *L'Assommoir* et de *Nana*, et Pierre Loti vendra près de 500 000 exemplaires de *Pêcheur d'Islande* dans la « Nouvelle Collection illustrée » des éditions Calmann-Lévy à 0 F 95 entre 1907 et 1919 (Mollier, 1988, p. 472-476). Manifestement, on avait changé d'époque et aucune équivalence sérieuse ne peut être proposée entre la « fureur de lire » du XVIII^e siècle qui ne touchait que les élites urbaines et féminines les plus éduquées du continent et le raz-de-marée populaire observé après 1850 ou, davantage encore, 1880. C'est ce tsunami qui conduit les ouvrières et les employées de la Belle Epoque qu'a étudiées Anne-Marie Thiesse il y a plus de quarante ans à découper dans le journal de leur mari les feuillets qu'elles cousent sommairement – au point dit « de surjete - pour en faire des livres, et à s'échanger avec délices ces traces de leur entrée dans la modernité ou encore de leur acculturation au monde industriel qui les entoure (Thiesse, 1984).

On soulignera encore l'importance de ce phénomène en nous référant à *l'Atlante del romanzo europeo* de Franco Moretti paru en 1997. Ce chercheur original et créatif a dessiné une sorte de « géographie » de la littérature européenne, et tenté de cartographier ce mouvement qui affecta tout le monde développé (Moretti, 1997). Sans surprise, Alexandre Dumas et Charles Dickens apparaissent comme les deux romanciers les plus lus, mais c'est le premier qui fut le plus traduit au XIX^e siècle et c'est le succès international du roman français qui trans-

forma la ville de Paris « en une sorte d'Hollywood du XIX^e siècle » pour citer encore Moretti. Un marché littéraire international avait vu le jour, renforçant le pouvoir des centres sur les périphéries, de l'Angleterre sur les parties du monde lisant et parlant anglais, et de la France sur le reste de la planète. Paris imprimait alors ses livres non seulement en français mais en espagnol et en portugais à destination de toute l'Amérique latine et une partie des élites mondiales – la « classe de loisir » comme l'appelait le sociologue Thorstein Veblen (1899) – mettait son point d'honneur à découvrir la littérature mondiale, anglaise, russe ou scandinave, à partir des traductions des œuvres en français. L'omniprésence des traductions en langue française ou à partir du français a frappé tous les observateurs et elle se vérifie aussi bien en regardant les fonds qui composent le *Real Gabinete Português de Leitura* de Rio de Janeiro aujourd'hui, que ceux du *Gremio literario* de Belem, cette capitale amazonienne qui, au temps du rush du caoutchouc, en 1870-1880, construisait une salle d'opéra digne de ses concurrentes italiennes, et s'adonnait à la lecture des romanciers à la mode, prouvant à sa manière que la mondialisation n'a pas débuté à la fin du XX^e siècle (Mollier, 2008). Dès la découverte de l'Amérique, les bateaux à voile reliaient entre eux les deux hémisphères, comme l'a remarquablement montré Serge Gruzinski dans un livre qui a fait date, *Les Quatre parties du monde* (2004), et seuls des économistes pressés peuvent encore ignorer ces évidences.

Pour ne pas alourdir la démonstration et accabler ces moines soldats de l'économie libérale persuadés que, hors de leur discipline, il n'est point de salut, rappelons simplement que la maison Garnier frères de Paris entretenait des succursales de sa société jumelle – *Garnier Hermanos* – tant à Paris pour les livres publiés en espagnol qu'à Mexico et Buenos Aires, et qu'à Rio de Janeiro, dès 1845, elle avait ouvert la *Livraria Garnier Irmaos* qui, jusqu'en 1914, fut la principale maison d'édition du Brésil (Lyons & Mollier, 2012). A partir de 1841, le journal *El Correo de Ultramar*, imprimé en espagnol à Paris pour

le compte d'un éditeur cubain demeurant à La Havane, était diffusé dans toute l'Amérique latine et proposait la lecture des romans d'Alexandre Dumas en français et en traduction castillane juxtaposée à ses lecteurs. Les bateaux à voile puis à vapeur qui chargeaient les ballots de journaux au Havre, à Lorient, Bordeaux ou Marseille, partaient ensuite pour l'île de Cuba, puis ravitaillaient le golfe du Mexique et New Orleans tandis que d'autres steamers faisaient route vers Recife, Bahia, Rio de Janeiro, Montevideo et Buenos Aires, avant de passer dans l'Océan Pacifique et de remonter sur Valparaíso, Lima ou Carthagène (Mollier, 2015). Par rapport à la rapidité des ondes et d'internet au XXI^e siècle, on dira qu'il fallait alors trois à huit semaines pour connaître la mode de Paris en Amérique ou encore les dernières toilettes aperçues aux courses d'Epson ou aux Tuileries, ou pour lire *Le Comte de Monte-Cristo*, *Les Misérables* et, bientôt, *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne. Comme l'a montré Donald Sassoon dans *The Culture of the Europeans* (2006), on assista bien alors à une nationalisation et à une internationalisation des héros de la culture populaire qui sont des faits marquants de l'histoire du XIX^e siècle.

La croissance du nombre de titres publiés en Allemagne – 10 000 en 1870, 20 000 en 1890 et 35 000 en 1913 – ou en France – 10 000 en 1855, 20 000 en 1880 32 000 en 1913 (Mollier & Cachin, 2020) – confirme la capacité des industries culturelles à atteindre presque toutes les couches sociales et à imposer un besoin de lire aussi puissant que celui de manger ou de boire. Tel était le rêve utopiste d'un éditeur parisien, Michel Lévy (Mollier, 2007), et cette ambition traduit l'euphorie qui accompagnait la croissance vertigineuse de la consommation de papier en Europe et en Amérique du Nord. Même en Italie, le nombre de titres imprimés a progressé à vive allure, passant d'environ 2 000 en 1820 à 8 000 en 1890, ce qui est de très loin supérieur à l'Espagne qui ne semble pas avoir dépassé le cap des 2 000 titres nouveaux au début du XX^e siècle. Les courbes enregistrées par le tirage des périodiques, quotidiens,

hebdomadaires, nationaux ou régionaux, spécialisés, pour les femmes ou la jeunesse, ou en fonction des goûts et curiosités des abonnés, sont encore plus impressionnantes. Pour ne donner qu'un exemple chiffré de ces phénomènes, on dira que la ville de Paris consommait cent tonnes de papier journal chaque jour à la fin du XIX^e siècle et qu'au plus fort de l'affaire Dreyfus – une de ces guerres de papier qui marqua durablement les esprits – elle en consomma le double. Qu'il s'agisse d'insulter et de martyriser symboliquement le capitaine injustement condamné ou, au contraire, de dénoncer le verdict inique et de réclamer la révision de son procès, on imprimait des milliers de brochures, de journaux et de livres, de cartes postales, de tracts et d'objets les plus divers (Mollier, 2014b, p.183-214). Cette fièvre, loin de demeurer cantonnée à la ville de Paris, sortait de l'hexagone français pour incendier le continent, l'Italie, l'Angleterre, la Prusse ou l'Autriche n'échappant pas à cet embrasement qui fit plusieurs morts en Algérie et des blessés dans de nombreuses villes françaises.

Depuis la publication de *Uncle Tom's Cabin* dans toutes les langues continentales au début des années 1850 (Parfait, 2007), les industries culturelles confirmaient leur capacité à atteindre les points les plus reculés de l'univers et à faire partager certaines émotions aux publics les plus divers. *Le Comte de Monte-Cristo* avait montré la voie, *Les Mystères de Paris* également qui furent à l'origine de dizaines de volumes intitulés *Les Mystères de Londres* ou *Les Mystères de Lisbonne* ou de *Montevideo*, de même que *Les Français peints par eux-mêmes* avaient suscité, à Mexico, avant 1848, la publication de *Los Mexicanos pintos por si mismos*. Harriet Beacher Stowe profita de l'indignation qui accompagnait la survivance de l'esclavage dans certaines régions du monde et son roman inspira drames, tableaux et autres adaptations qui rendirent la figure de l'Oncle Tom familière à tout un chacun. Il en sera bientôt de même de Cosette, l'héroïne des *Misérables*, de David Copperfield, le héros de Dickens (Moretti, 1997; Saint-Clair, 2004), et, bientôt, de Huckleberry Finn ou de Sherlock Holmes et

d'Arsène Lupin, tous personnages qui, non contents de connaître une destinée universelle en feuilletons et en livres, étaient dessinés, reproduits sur tous les supports possibles, affiches, bandeaux, écharpes, châles, verres, cendriers, avant que le cinématographe ne leur offre une nouvelle destinée. Au moment où, en 1912, un éditeur allemand, Reclam, invente les distributeurs automatiques de livres et les installe dans les gares, les hôpitaux, les paquebots transatlantiques où, déjà, des bibliothèques vendant des livres existaient, et dans bien d'autres lieux ouverts au public, l'industrialisation de la culture est une réalité à laquelle rien ne semble en mesure de résister.

Comme on le sait, tout a vraiment démarré à Londres, en 1848, lorsque l'éditeur William Henry Smith a ouvert, à la station ferroviaire d'Euston, son premier kiosque destiné à vendre livres et journaux. Louis Hachette l'a imité cinq ans plus tard, en mars 1853, et il est allé beaucoup plus loin, en négociant avec les compagnies de chemins de fer françaises un véritable monopole sur la distribution des imprimés (Mollier, 1999). Avec plus d'un millier de dépôts dans les gares du pays en 1900, il était en mesure d'inonder les provinces françaises en périodiques et en livres et, dès 1860, il avait imposé son magazine *Le Tour du Monde* comme le type même de l'illustré apte à satisfaire la soif de connaissances qui s'emparait de fractions de plus en plus larges de la population. En revendant ses clichés aux journaux italiens, espagnols, anglais et allemands, il était en mesure d'imposer aux lecteurs de tous ces pays un certain regard sur l'univers et de contribuer de la sorte, si ce n'est à l'uniformisation des visions, du moins à une certaine homogénéisation des représentations humaines (Raven, 2020). Avec l'arrivée du cirque de Buffalo Bill en Europe en 1889, ce sont les Indiens d'Amérique qui traversent l'Océan pour montrer leurs peintures de guerre et leurs exceptionnelles qualités de cavaliers. Les journaux illustrés de la firme Eichler de Dresden en Allemagne abreuvent, après 1906, le continent entier de ces images qui faciliteront l'acclimatation ultérieure de la culture « western ».

Pour le moment, ce sont les journaux offerts aux adolescents qui préparent ces hybridations de la culture mondiale dans laquelle les figures de l'Autre revêtent trop souvent le visage du monstre ou du sauvage qui inocule dans l'imaginaire du lecteur la crainte ou la haine de l'étranger (Mollier, 2010).

DES PEURS DES ELITES AUX HANTISES DES LECTEURS

Ce sont les papes Clément XIII (1758-1769) et Grégoire XVI (1831-1846) qui ont cédé au fantasme du torrent inondant le monde et ils ont fortement contribué à la multiplication des métaphores assimilant la prolifération des imprimés à un fleuve de boue se répandant à vive allure sur la chrétienté. Leur vision apocalyptique, certes traditionnelle de cette Eglise romaine persuadée qu'un complot vise à la détruire depuis que les philosophes et les francs-maçons semblent s'être unis pour l'écraser au milieu du XVIII^e siècle, mérite que l'on s'y arrête. Selon ces deux souverains pontifes, ce ne sont pas seulement les villes mais les campagnes, les villages et les hameaux les plus reculés qui sont touchés par la circulation accélérée des imprimés. Sans doute s'appuient-ils ici sur une lecture trop rapide d'un livre important, rédigé par un jésuite originaire de Suisse, Nicolas de Diesbach, *Le Chrétien catholique inviolablement attaché à sa religion*. Publié à Turin et en français en 1771, cet essai tournait pourtant le dos à une position qui avait dominé le monde catholique et selon laquelle la lecture détournait l'homme de la seule occupation qui vaille : se préparer à une bonne mort. Pour ce prêtre au parcours étonnant, né luthérien et marié avant de perdre sa femme et d'abjurer la foi protestante, l'Eglise devait comprendre que la soif de lecture avait désormais touché la majorité des êtres humains. Plutôt que d'interdire le contact avec les livres, il fallait privilégier les « bonnes lectures » et, pour lutter à armes égales avec le cabinet de lecture, un « assommoir » bien plus dangereux que le

cabaret des villes ou l'auberge des campagnes, il fallait créer partout des bibliothèques circulantes et faire rédiger de « bons livres » par les âmes non contaminées par les Lumières et l'athéisme. Le devoir du chrétien ne consistait donc pas à freiner la circulation des livres mais, au contraire, à la faciliter afin de construire des barrages efficaces contre la dissémination des « mauvais livres » (Richter, 1992).

À l'origine du courant qui produira cette littérature édifiante dont l'éditeur Pierre Jules Hetzel disait qu'il s'agissait d'une « tisane littéraire » absolument indigeste et écœurante, Nicolas de Diesbach partageait les craintes de ses supérieurs quant au danger que les mauvais livres faisaient courir aux croyants, mais il avait conservé de son contact avec les religions réformées la certitude que le principe de la lecture est sain. *Fabiola ou L'Église des catacombes* du cardinal Wiseman, mis en vente en Angleterre en 1854 et bientôt traduit dans toutes les langues, se situera dans la droite ligne de cet effort pour produire de « bons livres », c'est-à-dire des livres « édifiants », mais le pape Grégoire XVI avait préféré retenir du livre de Nicolas de Diesbach l'idée que le monde était menacé par les livres impies. C'était d'ailleurs ce que ses prédécesseurs avaient déclaré depuis qu'en 1759 Clément XIII avait fait inscrire *L'Encyclopédie* à l'*Index librorum prohibitorum* (Bujanda, 2002) et que les œuvres de Voltaire – celles-ci depuis 1751 – Diderot, Rousseau, D'Alembert et d'Holbach étaient interdites aux catholiques sous peine de péché mortel. En France, l'*Index* romain n'était pas « reçu » avant 1852, et il ne s'imposait donc pas aux fidèles car les évêques de ce pays demeuraient gallicans, mais, ailleurs, il avait force de loi. Loin de se faire silencieuse au XIX^e siècle, la congrégation de l'*Index* allait s'en prendre à la littérature et délaisser un peu la théologie qui l'avait davantage occupée jusque-là. En 1863-1864, au moment où Pie IX publie à la fois l'encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus* - le catalogue des erreurs du monde moderne - l'essentiel de la littérature française est entrée à l'*Index* auquel les évêques français ont maintenant accepté de se soumettre. De Balzac à Zola qui va

bientôt subir le même sort, en passant par les deux Dumas, père et fils, Flaubert, George Sand et Stendhal, c'est l'ensemble d'une littérature qui symbolise la vague déferlante du romantisme et du réalisme qui est frappée et condamnée en termes d'autant plus virulents qu'elle est lue partout dans le monde (Savart, 1985; Artiaga, 2007).

L'ouverture des archives de l'*Index* romain, en 1998 a permis aux chercheurs de disposer désormais des pièces des procès et de comprendre pourquoi la peur du livre avait armé le bras des censeurs (Amadiou, 2017; 2019). Plutôt que d'écouter Nicolas de Diesbach et ceux qui, avec l'œuvre des Bons Livres apparue en 1820, s'efforçaient de contribuer à la production et à la circulation des bons livres – « l'orthodoxie » du livre se faisant le garant de « l'orthopraxie » des lecteurs – ceux qui redoutaient ce monde dans lequel la technique et l'économie favorisaient la croissance de l'imprimé maniaient l'anathème en prédisant les flammes de l'enfer à ceux qui liraient les mauvais livres. Le cardinal Wiseman se situait à l'opposé de cette vision et, avec lui, tous les éditeurs catholiques qui essayaient de contribuer à l'édification des croyants tout en les divertissant. De ce fait, de très nombreuses « bibliothèques chrétiennes » furent publiées par les éditeurs catholiques. En France, c'est la maison Mame qui exercera l'influence la plus profonde sur les jeunes lecteurs en leur donnant à lire la prose du chanoine Schmidt et celle de tous ces écrivains aujourd'hui oubliés, parmi lesquels on trouve la grand-mère du général De Gaulle. Leurs œuvres vinrent gonfler le fonds des bibliothèques paroissiales qui naissent à la fin des années 1830 et croissent jusqu'au début du XX^e siècle avant de régresser après 1945. En lançant, en 1933, le concours destiné à récompenser les meilleurs romans antibolcheviques, le pape Pie XI demeurait fidèle à cette stratégie de reconquête des esprits. Toutefois, les résultats proclamés en mars 1936 ne furent pas à la hauteur des espérances et il fallut attendre 1948 et la publication du célèbre *Petit Monde de Don Camillo* de Giovanni Guareschi pour voir un roman digne de ce

nom et maniant l'antibolchevisme avec humour atteindre le grand public (Rollin, 2011).

On se tromperait gravement en imaginant que seule l'Église catholique participa à ces guerres de papier. Les protestants ne furent pas en reste, et luthériens, calvinistes, anglicans, baptistes et autres Églises réformées prirent leur part dans ce combat. La diffusion exceptionnelle de *Pilgrim's Progress*, traduit en plus de deux cents langues africaines et asiatiques (Hoffmeyr, 2004), témoigne de la vigueur de l'œuvre missionnaire à une époque où les impérialismes se disputent également la domination des âmes des peuples colonisés. Au-delà de ces centres de propagande religieuse, les laïcs partagèrent souvent les craintes des évêques et des pasteurs, et la polémique entourant l'avènement du roman-feuilleton pénétra à la Chambre des députés en France au début des années 1840, sous la monarchie par conséquent, avant de rebondir, sous la Deuxième République, en 1850, et d'aboutir à cet amendement Riancey qui imposa un impôt sur les journaux contenant des extraits de romans. Au même moment, la publication des *Œuvres complètes illustrées* de Victor Hugo, George Sand, Eugène Sue et Balzac en fascicules de seize pages vendus 20 centimes – un euro actuel – mettait le feu aux poudres et déclenchait un débat d'une telle violence que Napoléon III décidait de contrôler la totalité du système dit du colportage, la vente des livres et des journaux par des libraires itinérants alimentant largement les campagnes en imprimés de toutes natures. Voulue par un gouvernement dictatorial, la législation enserrant le colportage dura vingt ans, de 1852 à 1870, et contribua fortement à sa régression. La progression concomitante du chemin de fer permit de faire parvenir d'autres périodiques et d'autres volumes aux bourgades les plus reculées et contribua à la centralisation de l'édition française à Paris et, par ce biais, à la nationalisation de la littérature de grande consommation.

Si les républicains n'avaient pas eu de mots assez durs pour flétrir ces lois réactionnaires, ils se méfiaient tout autant de la littérature

populaire et redoutaient également sa prolifération. Le débat à propos du « roman à quatre sous », apparu en 1848, et condamné à disparaître après l'adoption des lois de compression du colportage, éclaire singulièrement la vision du camp laïque, voire républicain, et, pour partie, socialiste. Persuadés eux aussi que la femme, l'ouvrier, le peuple sont de grands enfants et qu'ils doivent être dirigés dans leurs lectures, ces « mentors » animés des meilleures intentions n'étaient pas loin d'éprouver les mêmes angoisses que les cléricaux et de partager leurs visions fantasmagoriques à propos des « mauvais » livres, des « mauvais » genres et des « mauvaises » lectures. Comment comprendrait-on, sans cela, que le roman n'ait obtenu droit de cité dans les bibliothèques communales, et même populaires, qu'à la toute fin du XIX^e siècle, voire plus tard, ou que, pour se voir délivrer un volume de fiction, le lecteur ait dû, jusqu'au milieu du XX^e siècle, emprunter en même temps deux ou trois livres jugés plus « sérieux » ? Que ce soit à Genève ou à Paris, à Berlin ou à Londres, les mêmes règles non écrites régissaient la constitution du catalogue des bibliothèques publiques. Pis : dans les *Circulating Libraries* qui pullulent en Angleterre et sont le mode d'accès privilégié à la lecture des classes moyennes, une censure implicite du même ordre aboutit à éloigner des lecteurs tous les livres susceptibles de heurter la morale victorienne (Moretti, 1997; Saint-Clair, 2004).

Face à l'offensive menée par les écrivains dont « l'imagination mélodramatique », selon l'heureuse formule de Peter Brooks (1984), séduit les deux hémisphères, les tenants du rigorisme et ceux de l'éducation morale des masses se retrouvent pour flétrir le Victor Hugo des *Misérables*, le Dumas du *Comte de Monte-Cristo*, le Dickens des *Aventures de Mister Pickwick* et, bien entendu, le Zola de *L'Assommoir* et de *Germinal*. Face à cette invasion de romans excitant l'imaginaire et les passions – du moins, si on accepte de prêter quelque attention à leurs phobies – il fallait interdire, condamner, menacer pour maintenir l'ordre social. Si le lecteur du XIX^e siècle accordait

en effet du crédit à ceux qui dénonçaient la misère et l'exploitation de l'homme par l'homme, s'il suivait Eugène Sue, ou son héros, le prince Rodolphe, Victor Hugo et Marius entraîné sur les barricades du cloître Saint-Merry, ou encore Émile Zola transformant Etienne Lantier en meneur entraînant ses frères de misère sur le chemin de la révolte, il serait de plus en plus difficile de maintenir les barrières qui séparaient les classes sociales. Persuadés par ailleurs, comme l'abbé Bethléem, auteur, en 1904, d'un guide de lectures intitulé *Romans à lire et romans à proscrire* qui connut onze éditions et un tirage de 140 000 exemplaires avant 1939, que le lecteur non éduqué est atteint de « bovarysme » et qu'il ne peut lire de façon critique un roman ou une nouvelle, les entrepreneurs de morale laïque ou religieuse développaient une argumentation comparable (Stora-Lamarre, 2011). Redoutant eux aussi la marée déferlante qui culmine à la veille de la Première Guerre mondiale quand Arsène Lupin est un gentleman cambrioleur dont les affiches et le cinéma vantent les exploits et que la littérature policière commence à confondre héros et bandits, ces éducateurs refusent d'autoriser le lecteur à se faire son propre guide en matière de divertissement, d'*entertainment*, comme on dirait aujourd'hui.

Alors que la démocratie semble s'imposer comme le modèle de régime politique un peu partout dans le monde et que les monarchies et les empires doivent composer avec la généralisation du suffrage universel, ce qui signifie que chaque électeur dispose d'une voix équivalente et est considéré, *a priori*, comme apte à choisir son candidat, on refuse au lecteur la même liberté. Comme le dira avec force cet abbé Bethléem dont la *Revue des Lectures* est lue dans cent trente-deux pays et influence le jugement des éducateurs tant en France qu'en Italie, en Espagne, au Québec ou en Uruguay, voire au Brésil et aux États-Unis où l'adoption du « Code Hayes » par les compagnies cinématographiques de Hollywood fut le fruit d'un long travail des élus catholiques, c'est au père de famille qu'il revient de surveiller

les lectures de sa femme, de ses enfants et de ses domestiques. Ordonné prêtre en 1894, l'ecclésiastique avait vécu l'apparition des collections de livres à bas prix tirées à 50 000 ou 100 000 exemplaires comme un véritable cauchemar. Il avait tout tenté pour endiguer l'océan des mauvais livres et éclairer ses contemporains, tel un phare dans l'océan ou une vigie attentive aux dangers qui guettaient les navigateurs d'un genre nouveau s'aventurant sur des mers inhospitalières (Mollier, 2014a). Aimant à filer ces métaphores empruntées à l'*Évangile* et aux prophètes de l'*Ancien Testament*, notamment Isaïe, il finit par convaincre ses adversaires de toujours, les républicains radicaux, et même les élus socialistes, qu'il n'était nullement un esprit obscurci par la peur du Malin. À la veille de sa mort survenue en 1940, l'adoption par le gouvernement français du « Code de la famille » instituant une « Commission spéciale consultative du livre » rendait compte du ralliement de la gauche aux visions de la droite catholique (Mollier, 2014a).

La bande dessinée était en train de remporter une victoire décisive en matière de lectures de la jeunesse et les *Comics Books* américains comme les *fumetti* italiens, tous apparus dans l'espace européen au début des années 1930, y étaient pour quelque chose. La littérature sentimentale – les « romans de gare » comme les appelaient avec mépris les censeurs – avait elle aussi trouvé sa place dans l'imaginaire féminin, et le genre policier avait les faveurs du public masculin, ce qui faisait redouter une dégradation de l'esprit civique et un affaissement de la morale. Pour beaucoup d'observateurs, c'était le résultat de l'insuffisance du contrôle des industries culturelles et il appartenait aux États de réagir s'ils ne voulaient pas s'abîmer dans un déclin qui semblait guetter les vieilles nations. La Deuxième Guerre mondiale mit un terme provisoire à ces débats, mais ils réapparurent au lendemain de la libération de l'Europe du joug nazi et des fascismes, preuve de la prégnance de ces visions nées dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, alors même que le fleuve de livres n'était guère qu'un

ruisseau abreuvant les rares lectrices susceptibles de s'adonner à ce plaisir. Quand les grandes marées apportèrent leur flot d'imprimés, cent ans plus tard, l'arsenal idéologique était prêt à être utilisé et il déborda du camp qui en avait forgé l'argumentaire vers les milieux qui lui étaient, en apparence, les plus farouchement hostiles (Crépin et Groensteen, 1999).

CE VICE IMPUNI, LA LECTURE

C'est Valéry Larbaud qui a donné à son recueil d'articles de 1925, *Domaine anglais*, ce titre trompeur et ambigu, *Ce vice impuni, la lecture* (Larbaud, 1925). Loin d'avoir été considérée comme une activité bénéfique et d'être encouragée par les familles comme une voie d'accès privilégiée à la réussite scolaire et universitaire, la lecture fut, on vient de le voir, l'objet de censures multiples, innombrables et durables. Il fallut bien des changements et l'arrivée dans le paysage culturel d'autres objets de crainte, le cinéma, la console vidéo puis les dérivés de l'écran plat, tablettes et autres Smartphones, pour que le livre finisse par rallier tous les suffrages des éducateurs. La « fureur de lire » avait été dénoncée dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, quand elle ne concernait qu'une minorité de lectrices, mais le XIX^e siècle attisa les angoisses en autorisant une telle croissance de l'imprimé que les contemporains ressentirent l'impression d'être submergés par un océan de publications. Pour introduire un peu de distance critique par rapport à ces fantasmes, on rappellera, en conclusion, que le grand éditeur italien Arnaldo Mondadori, qui débuta dans le métier d'imprimeur en 1907, ne disposait que d'une presse à bras, comme celles qu'utilisaient les compagnons de Gutenberg, et qu'il attendit 1910 pour acheter sa première presse automatique (Mondadori, 2007). L'Espagne, le Portugal, comme l'Italie, n'avaient pas encore entamé leur réforme de l'instruction universelle même si, dans la plaine du Pô et dans toute

l'Italie du Nord, comme en Catalogne, les industries culturelles étaient une réalité bien vivante. On l'a dit en ne retenant que deux exemples significatifs : Carolina Invernizio en Italie et Benito Pérez Galdos en Espagne témoignent à leur façon de l'universalité du phénomène de la littérature industrielle. Reproduisant des schémas étrangers mais en les nationalisant pour mieux les faire accepter, ces écrivains illustrent cette forme de mondialisation que connut le XIX^e siècle.

Dès 1830, des esprits aussi éclairés que Charles Nodier redoutaient les conséquences de la multiplication des volumes et, en 1839, Sainte-Beuve publiait son célèbre cri d'alarme (1839) en stigmatisant Balzac et Dumas, les deux artificiers qui menaçaient de transformer les Belles Lettres en littérature industrielle. Quinze ans plus tard, les frères Goncourt s'indignaient devant le spectacle qu'offraient les premières bibliothèques de gare de Louis Hachette car, à leurs yeux, les collections de livres à bas prix offraient de quoi lire « pour vingt sous » - un franc ou un mark de l'époque, ce qui représentait une régression. Un peu plus tard encore, quand Arthème Fayard lança sa collection « Le Livre populaire » où parurent les exploits de Fantômas, à la veille de la Première Guerre mondiale, d'autres imprécateurs fustigèrent la prétention de ces « mercantis » à gaver le lecteur comme on gave une oie. Le 7^e art – le cinéma – le 8^e – la télévision – et le 9^e – la bande dessinée – ont à leur tour été l'objet des anathèmes les plus divers, mais on retiendra ici cette étrange numérotation des arts qui place la bande dessinée, pourtant née avant le cinématographe et la télévision, à la neuvième place plutôt qu'à la septième. C'est sans doute la preuve d'une reconnaissance tardive faite à un « mauvais genre » qui mit près d'un siècle à s'imposer. Jean-Paul Sartre a conté cette histoire avec humour dans son autobiographie, *Les Mots*. Quand son grand-père, professeur agrégé d'allemand, découvrit que son petit-fils lisait les exploits des « Pieds-nickelés » dans *L'Épatant*, un magazine pour enfants, il en conclut que son rejeton était un crétin dont il ne tirerait jamais rien (Sartre, 1964).

On pourrait épiloguer à l'infini sur cette peur de l'imprimé qui enferme en elle une part de la malédiction qui pèse sur l'homme en Occident. Puisque le travail auquel il a été condamné exclut le loisir et la distraction, la lecture ne pouvait être vécue que comme un vice à châtier sévèrement. Il devait revenir à un diacre de l'Église anglicane, Charles Ludwidge Dodgson, plus connu sous le pseudonyme de Lewis Carroll, de conseiller aux enfants de suivre Alice et de passer de l'autre côté du miroir pour subvertir le monde et échapper aux règles étouffantes des éducateurs (Carroll, 1872). Publié en 1872, mais devenu vraiment universel un siècle plus tard, ce récit plein de saveurs et de mystères nous rappelle utilement que le XIX^e siècle fut sans conteste celui qui vit la multiplication des livres et des journaux. Dix ans après Lewis Carroll, c'est un Italien, Carlo Collodi, qui publiait *Le Avventure di Pinocchio. Storia di un burattino*, ce conte qui fait du mensonge un des attributs de l'enfance, autre manière d'inverser les codes et de laisser aux *bambinis* ou aux *ragazzis* le soin de trouver eux-mêmes leur voie au milieu d'un océan de livres, de récits et de contes...

BIBLIOGRAPHIE

- Amadiou, J.-B. (2017). *La littérature française au XIX^e siècle mise à l'Index: Les procédures*. Paris: Les Éditions du Cerf.
- Amadiou, J.-B. (2019). *Le censeur critique littéraire: Les jugements de l'Index du réalisme au naturalisme*. Paris: Hermann.
- Artiaga, L. (2007). *Des torrents de papier: Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*. Limoges: PULIM.
- Brooks, P. (1984). *L'immaginazione melodrammatica* (trad. it.). Parma: Pratiche. (Obra original publicada em 1976).
- Bujanda, J. M. de. (2002). *Index librorum prohibitorum. 1600–1966*. Montréal: Médiaspaul; Genève: Droz.
- Cachin, M.-F., Cooper-Richet, D., Mollier, J.-Y., & Parfait, C. (Dirs.). (2007). *Au bonheur du feuillet: Naissance et mutations d'un genre (États-Unis, France, Grande-Bretagne, XVIII^e–XX^e siècles)*. Paris: Créaphis.
- Carroll, L. (1872). *Through the looking-glass, and what Alice found there*. London.

- Cavallo, G., & Chartier, R. (Dirs.). (1995). *Storia della lettura*. Rome-Bari: Laterza.
- Crépin, T., & Groensteen, T. (Dirs.). (1999). *On tue à chaque page! La loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse*. Paris: Éditions du temps/Musée de la bande dessinée.
- Dumasy, L. (1999). *La querelle du roman-feuilleton: Littérature, presse et politique, un débat précurseur (1836–1848)*. Grenoble: ELLUG.
- Eisenstein, E. L. (1983). *The printing revolution in early modern Europe*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Engelsing, R. (1974). *Der Bürger als Leser: Lesergeschichte in Deutschland, 1500–1800*. Stuttgart: Metzler.
- Gaudin, F. (2014). *Maurice Lachâtre, éditeur socialiste (1814–1900)*. Limoges: Lambert-Lucas.
- Gruzinski, S. (2004). *Les quatre parties du monde: Histoire d'une mondialisation*. Paris: La Martinière.
- Hoffmeyr, I. (2004). *The portable Bunyan: A translation historic of The Pilgrim's Progress*. Princeton: Princeton University Press.
- Larbaud, V. (1925). *Ce vice impuni, la lecture: Domaine anglais*. Paris: Gallimard.
- Leclerc, Y., & Mollier, J.-Y. (2024). *Gustave Flaubert et Michel Lévy: Un couple explosif* (Rééd.). Paris: Le Livre de Poche.
- Levi, A. (2013). *Si pecca ad ogni pagina: Le due vite di Carolina Invernizio*. Pontedera: Bibliografia et Informazione.
- Lyons, M., & Mollier, J.-Y. (Dirs.). (2012). Pour une histoire transnationale du livre [Dossier]. *Histoire et civilisation du livre*, 8, 1–248.
- Mollier, J.-Y. (1986). *Lettres inédites d'Ernest Renan à ses éditeurs Michel et Calmann Lévy*. Paris: Calmann-Lévy.
- Mollier, J.-Y. (1988). *L'argent et les lettres: Histoire du capitalisme d'édition*. Paris: Fayard.
- Mollier, J.-Y. (1999). *Louis Hachette (1800–1864): Le fondateur d'un empire*. Paris: Fayard.
- Mollier, J.-Y. (2007). George Sand et les prémices de la culture de masse. In *George Sand: Littérature et politique* (pp. 165–174). Nantes: Éditions Pleins Feux.
- Mollier, J.-Y. (2008). Traduction et mondialisation de la fiction: L'exemple d'Alexandre Dumas père en Amérique du Sud. In *Vingt-quatrième assises de la traduction littéraire (Arles 2007)* (pp. 225–238). Arles: Actes Sud.
- Mollier, J.-Y. (2010). Prodotti editoriali di larga circolazione: La via francese. In L. Braidà & M. Infelise (Eds.), *Libri per tutti: Generi editoriali di larga circolazione tra antico regime ed età contemporanea* (pp. 311–325). Trofarello: UTET libreria.
- Mollier, J.-Y. (2014a). *La mise au pas des écrivains: L'impossible mission de l'abbé Bethléem au XXe siècle*. Paris: Fayard.
- Mollier, J.-Y. (2014b). *Le camelot et la rue: Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*. Paris: Fayard.

- Mollier, J.-Y. (2015). Sources and methods in the history of the book, publishing and reading. In M. Abreu & A. C. S. Da Silva (Eds.), *The cultural revolution of the nineteenth century: Theatre, the book-trade and reading in the transatlantic world* (pp. 27–43). London; New York: I.B. Tauris.
- Mollier, J.-Y. (2020). Une révolution culturelle silencieuse dans la France de la Belle Époque. In L. Braida & B. Ouvry-Vial (Dirs.), *Lire en Europe* (pp. 77–89). Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Mollier, J.-Y., & Cachin, M.-F. (2020). A continent of texts: Europe 1800–1890. In S. Eliot & J. Rose (Eds.), *A companion to the history of the book* (2nd ed., Vol. 2, pp. 485–497). Hoboken, NJ.
- Mondadori, A. (2007). *Album Mondadori 1907–2007*. Milano: Arnaldo Mondadori Editore.
- Moretti, F. (1997). *Atlante del romanzo europeo*. Torino: Einaudi.
- Parfait, C. (2007). *The publishing history of Uncle Tom's Cabin, 1852–2002*. Burlington: Ashgate.
- Raven, J. (Ed.). (2020). *The Oxford illustrated history of the book*. Oxford: Oxford University Press.
- Richter, N. (1992). *La conversion du mauvais lecteur et la naissance de la lecture publique*. Marigné: Éditions de la Queue du chat.
- Rollin, S. (2011). Le concours international de romans antibolcheviques, ou comment faire de la "bonne littérature" médiocre (1933–1936). In C. Hauser, T. Loué, J.-Y. Mollier, & F. Vallotton (Dirs.), *La diplomatie par le livre: Réseaux et circulation internationale de l'imprimé de 1880 à nos jours* (pp. 331–348). Paris: Nouveau Monde Éditions.
- Saint-Clair, W. (2004). *The reading nation in the Romantic period*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sainte-Beuve, A. (1839, 1er septembre). De la littérature industrielle. *Revue des deux Mondes*.
- Sartre, J.-P. (1964). *Les mots*. Paris: Gallimard.
- Sassoon, D. (2006). *The culture of the Europeans from 1800 to the present*. London: Harper Press.
- Savart, C. (1985). *Les catholiques en France: Le témoignage du livre religieux*. Paris: Beauchesne.
- Stora-Lamarre, A. (2011). *La République et son droit (1870–1930)*. Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté.
- Thiesse, A.-M. (1984). *Le roman du quotidien: Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*. Paris: Le chemin vert.
- Veblen, T. (1899). The theory of the leisure class: An economic study of institutions. *The Quarterly Journal of Economics*.
- Zaccaria, G. (1984). *La fabbrica del romanzo (1861–1914)*. Genève–Paris: Slatkine.